L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 17 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 17 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'imbroglio des îles Hawaii.

"Qui sème le vent récolte la tempête", a dit avec justesse la sagesse des nations. Il y a une autre grande parole qui a été prononcée, il y a près de deux mille ans et qui vient corroborer cet adage : "Qui se sert de l'épée périra par l'épée". Ce qui vaut dire en bon français que quiconque s'élève par la révolution est condamné à tomber par la révolution.

Ces réflexions nous viennent forcément à l'esprit, à la lecture des nouvelles qui nous arrivent des îles Hawaii ; et si nous insistons sur ce sujet, comme nous le faisons; depuis quelque temps, c'est parce que les Etats-Unis, sans le savoir, ont été l'instrument inconscient des troubles qui agitent, depuis deux ans, ces malheureuses îles.

Qu'avait besoin le ministre Stevens, de se mettre à la tête de quelques intrigants étrangers qui, pour satisfaire un intérêt commercial d'une légitimité plus que douteuse, pour arriver par des moyens violents, per fas et nefas, au placement plus avantageux à leurs produits, voulaient révolutionner cet archipel et mettre, malgré elles, en république des populations essentiellement pacifiques, profondément ignorantes qui ne se doutaient même pas de ce que c'est que l'institution républicaine, telle que nous l'entendons et la pratiquons dans nos pays civilisés?

Reportez-vous, en effet, à la fin de l'année 1892 ; parcourez les dépêches qui, à cette époque, nous donnaient les détails de la révolution qui se produisait à Honolulu; vous ne trouverez à la tête du mouvement que des noms d'étrangers, soutenus par une intervention étrangère, par les troupes des Etats-Unis, appelées par un ministre des Etats-Unis.

Le ministre a été désavoué, cela est vrai ; mais l'institution est restée et le moyen employé pour rétablir l'ordre, était précisément tout ce qu'il fallait pour perpétuer le désordre. Doter les Canaques du suffrage universel et leur remettre en main le soin de choisir eux-mêmes la forme de gouvernement qui leur convenait, c'était, dans les circonstances où ils se trouvaient, leur dire : Sommettez-vous aux volontés des étrangers qui vous dominent.

C'est ce qui est arrivé inévitablement. Que d'autres étrangers, mécontents probablement parce qu'ils ont été plus ou moins mal partagés dans la distribution des places, veuillent recommencer, à leur profit, ce qu'ils avaient déjà fait au profit des détenteurs actuels du pouvoir, rien de plus naturel. C'est la logique révolutionnaire qui le veut ainsi. Il en sera éternellement de même, dans les pays où il est permis à une minorité turbulente de faire la loi à une majorité paisible.

L'insurrection a été, nous le disons avec douleur, installée à Honolulu, par l'intervention coupable d'un ministre des Etats-Unis, infidèle à sa mission. Ce qui nous console, c'est que le ministre était une créature du parti républicain.

LES FRANÇAIS EN LOUISIANE.

Monsieur l'Editeur,

Ces jours derniers, deux Français distingués nous firent l'honneur de nous rendre visite. L'un était un capitaine d'artillerie de marine ; l'autre, un membre de la Société de Géographie de Paris, en mission scientifique ; tous deux revenaient de l'Orient et, dans leur retour en France, étaient de passage à la Nouvelle-Orléans.

Ces voyageurs exprimèrent le désir de recueillir quelques informations sur les représentants de la race française en Louisiane. Voici le résumé de notre conversation.

—Nous voudrions d'abord, nous dirent nos visiteurs, connaître ces Créoles dont on dit tant de bien.

—Autrefois, avant la guerre de la Confédération, la population créole, en grande partie formée de nos descendants, était maîtresse de cet Etat. Les principales fonctions publiques, y compris celle de gouverneur, étaient son apanage ; et ces fonctions—presque toutes, du moins—étaient remplies par des Louisianais ayant fait leur éducation en France. Le Créole riche alors s'élevait dans nos collèges, et il en revenait profondément Français.

Ses salons—calqués sur ceux de Paris—donnaient le ton. Sa langue—c'est à dire la nôtre—dominait sur tout le territoire. Notre commerce, qui avait ses préférences, tenait le haut du pavé et remplissait toutes les rues à dénominations françaises de l'ancienne cité néo-orléanaise. Paris approvisionnait le luxe du pays. Ou n'estimait que les objets qui venaient de notre capitale. Pour les atours des dames surtout, on n'en acceptait point d'autres, à moins qu'on ne fût trompé.

Avec la ruine des Créoles par la guerre, cette situation s'est évanouie. La suprématie sociale s'est déplacée, en même temps que l'axe du pouvoir politique ; elle est, à l'heure présente, entre les mains des Anglo-Saxons et de leurs adhérents cosmopolites,—irlandais, anglais, allemands et autres.

Nos descendants ne dominent plus ; à l'exemple du reste des habitants, ils suivent le courant qui les emporte vers l'américanisme. L'esprit de la vieille Louisiane a fait son temps ; il est remplacé par des mœurs nouvelles. On trouve encore des fidèles à la tradition ; mais ce n'est plus que la minorité,—particulièrement les têtes grises de la génération qui s'en va.

Cette évolution est regrettable à tous les points. Il faut déplorer, pour notre civilisation, la perte d'une population distinguée, vaillante, intelligente, finement douée sous tous les rapports....

***

—Et les Français de la Louisiane ?.... demanda le chargé de mission.

—L'immigration française, autrefois très forte dans ce pays, a perdu de son intensité depuis la venue des temps difficiles, à la suite de la défaite du Sud.

Au moment de la guerre, on forma ici des corps français de garde nationale, chargés de faire la police de la ville, et qui rendirent des services appréciés. On parvint à mettre environ dix mille hommes sous les armes,—ce qui supposait une population de plus de trente mille âmes, aujourd'hui réduite au quart de cet effectif.

Depuis plus d'un quart de siècle, nos compatriotes ne prennent qu'en petit nombre le chemin de notre ancienne colonie. Ils s'en vont de préférence dans l'Amérique du Sud, au Mexique, en Californie. Pour nous, ce changement d'itinéraire est un malheur.

Par leurs personnes et les familles qu'ils créaient sur ce sol, nos immigrants fortifiaient notre race en Louisiane. Ils contribuaient puissamment à maintenir ici les usages qui rappelaient la France. Les meilleurs éléments s'alliaient aux femmes du pays, s'ajoutaient à leur population, et formaient une descendance fidèle aux coutumes paternelles.

Les Créoles issus de ces mariages représentaient jadis, à la Nouvelle Orléans, la majorité de la population et la plus grosse part de la fortune générale. A l'heure qu'il est, c'est le contraire qui frappe l'attention. Aussi le souvenir de l'ancienne mère patrie disparaît il par degré sur cette terre jadis française, victime de la fatalité des événements.

—Que deviennent actuellement nos émigrants, en Louisiane ?.... ajouta notre interlocuteur.

—On les voit, en général, conquérir des situations honorables. Ils sont probes, économes, industrieux, et brillent par leur absence sur les dossiers de police. Presque tous sont ou ont été bouchers, laitiers, épiciers, cafetiers ou cuisiniers. C'est par là qu'ils débutent. La plupart, après des années de labeur, amassent une modeste aisance et finissent ici leurs jours. Très peu rentrent en France pour l'habiter, bien qu'ils ne la quittent jamais sans espoir de retour. Les plus chanceux y font un ou plusieurs voyages de visite ; mais, presque invariablement, ils reviennent mourir sur les bords du Mississipi, comme si la terre, dans ces parages, leur était plus légère que dans les lieux qui les virent naître. Peut-être aussi comptent-ils sur ce climat pour prolonger leur existence.

La Louisiane, où ils ont pris racine par la famille, est leur pays de prédilection. Venus jeunes, ils s'y sont fait un cercle d'amis ; ils y ont, en outre, édifié leur bien être ; ils se sentent, d'ailleurs, au milieu d'une population sympathique, ayant de leur sang, parlant leur langue, qui se les assimile et les attache à ses destinées. Par le cœur ils deviennent tous Louisianais, sans cesser d'aimer la France, comme le prouve leur célébration de la fête nationale.

Dans leurs foyers, au contraire, par une trop longue absence, ils sont devenus des étrangers. Ils n'y retrouvent plus leurs compagnons d'enfance, émigrés comme eux, ou les revoient vieillis et méconnaissables, comme ils le sont eux-mêmes. Les traits de leurs anciens intimes ne disent rien à leurs mémoires. On s'est trop perdus de vue ; il n'y a plus entre eux ni de camaraderie, ni même de cordialité. Il faudrait recommencer une nouvelle connaissance.

Ajoutons que presque tous sont nés dans nos villages du Midi, dont le genre de vie,—après leur long séjour dans une grande cité,—leur devient insupportable. Au milieu des champs, ils sont atteints de la nostalgie de nos trottoirs ; ils préfèrent nos bruits et nos amusements au calme silencieux des campagnes, où s'écoulèrent—pourtant—leurs plus tendres années.

On peut dire, en thèse générale, que tout Français émigrant en Louisiane est perdu pour son pays d'origine. Les exceptions sont trop rares pour altérer la règle. On en connaît très peu.

Cela est si vrai que même ceux dont les ressources leur permettraient d'habiter en France une ville de leur choix préfèrent attendre ici la vieillesse et l'heure suprême. Quelques-uns, après une laborieuse carrière, se sont retirés du commerce et mangent dans notre milieu leur revenu,—non sans exciter la jalousie de certains de leurs compatriotes moins heureux qu'eux, qui leur font souvent sentir férocement leur mauvaise humeur.

Remarquons que, dans cette pratique des mœurs françaises, nos rentiers font tache au milieu de la population américaine qui jamais n'aspire au repos, quelle que soit sa fortune, et ne connaît pas l'homme de loisir, à moins qu'il ne soit un vagabond ou un politicien vivant sur le trésor public,—deux personnages qu'on rencontre souvent sous même peau.

Nos Français, habitués au mouvement des affaires, se sentent, eux-mêmes, isolés et désorientés dans leur désœuvrement, au sein de ces foules fiévreusement occupées ; et ce n'est pas sans peine qu'ils s'accoutument à leur inutilité. La plupart se créent des besognes d'amateurs.

***

—Nos compatriotes s'entr'aident-ils... reprit le voyageur.

—Oh ! parfaitement. Nous n'avons pas moins de dix à douze Sociétés de secours ; et comme on trouvait qu'il n'y en avait point assez, on vient d'en créer trois nouvelles, dont une de dames françaises, qui n'est ni la moins utile, ni la moins estimable de la série.

—Mais toutes ces organisations ont le même but, semble-t-il ?

—Evidemment ! toutes ont pour objectif de venir en aide à leur membres, à l'exception d'une purement charitable, qui n'est pas la plus prospère, parce qu'elle n'offre à ses adhérents que l'austère satisfaction de secourir de plus malheureux qu'eux.

—Alors, pourquoi sont elles si nombreuses ?

—A cette question, la réponse n'est pas facile ; il faudrait la demander à ceux qui les fondent, toujours absolument désintéressés, sans nul doute, et ne s'inspirant que de la philanthropie.

—Eh bien ! Si de toutes l'on n'en faisait qu'une seule où seraient compris tous nos compatriotes ?....

—C'est là un vœu qui a été souvent exprimé, mais jamais transformé en fait. Pas mal de nos amis y ont perdu leur éloquence. Chaque Français nourrit ce désir, sent dans le cœur cet idéal. Seulement, il y met, d'ordinaire, une condition : c'est que toutes les sociétés soient réunies dans la sienne. Souvent, il appartient à plusieurs ; mais il en est toujours une qu'il préfère : C'est celle-là qu'il voudrait voir se généraliser, contre l'avis d'autres compatriotes.

Avec ce sentiment—qui n'a rien de commun avec la concorde—l'état de choses actuel ne paraît pas à la veille de subir des modifications. Nous continuerons nos errements.

Au lieu de réunir, nous divisons, nous morcelons : il y a ainsi plus d'emplois de présidents, de vice présidents, d'administrateur. C'est dans notre tempérament national ; on ne nous changera pas. D'ailleurs, toutes ces associations ont pour but le bien ; on ne peut que les applaudir, en somme, et nous n'avons jamais manqué à ce devoir.

***

—Nos compatriotes,—continua notre questionneur—se sont-ils occupés du maintien de notre langue, ce dernier lien qui rattache la Louisiane à la France ?

—Par une anomalie inexplicable, ce détail essentiel, jusqu'en ces derniers temps, semble avoir été le dernier de leurs soucis,—tout au moins comme groupe. Quelques esprits malvenus,—un très petit nombre, avouons-le—dans un moment d'oubli, sans doute, s'opposèrent même à l'accomplissement de cette tâche patriotique. Avec une ardeur digne d'une meilleure cause, ils consacrèrent une rare énergie à paralyser le mouvement, à en décourager les promoteurs, à les calomnier, au besoin, ce qui vous paraîtra invraisemblable, assurément.

—Etaient ils Français ?

—Ils étaient nés en France.... Peut-être l'avaient-ils oublié. Il y a partout des sans patrie. Mais on croit qu'ils étaient aveuglés par des rancunes personnelles.

A leur étrange antagonisme, on haussa les épaules, et l'on passa outre.

Notre langue avait été supprimée des Ecoles publiques. Elle n'était plus accessible aux classes pauvres. Il s'agissait de remédier au mal dans la limite de nos ressources.

Il y a huit ans, une Société, de charité —l'Union Française— créa une école de filles, très mal soutenue au point de vue financier, mais enfin elle existe, grâce à des efforts tenaces, et, plus que jamais, elle offre des conditions de durée.

Une autre Société—celle du 14 *juillet*—vient aussi de décider la fondation d'une école de garçons, qui promet de passer incessamment dans le domaine des faits accomplis.

Bien qu'un peu tard, notre langue a donc fini par recruter des soutiens, et nos compatriotes, maintenant, semblent comprendre toute l'étendue de leur mission nationale.

En résumé, quoique la Louisiane, depuis une trentaine d'années, s'américanise par l'invasion d'une population nouvelle, on sent encore la France chez son ancienne colonie.

Son commerce, victime de la concurrence américaine et allemande, a considérablement perdu du terrain, mais est loin d'avoir complètement disparu. Seulement, il nous vient par New-York, au lieu de nous arriver, comme autrefois, directement de nos ports.

Sa langue, bien que traitée maintenant en étrangère, paraît encore dans la publication des lois, les usages des vieux Louisianais et les salons des dames créoles.

Nous avons un théâtre français soutenu, quatre mois chaque année, par les amateurs de musique de toutes les nationalités qui composent la Nouvelle-Orléans. Regardez, en outre, autour de vous : dans une bonne moitié de la ville, les rues portent généralement des noms français. Considérez, enfin, les Créoles des deux sexes qui peuplent ces vastes quartiers ; ils ont, comme signe distinctif de leur origine, non seulement la langue, mais aussi l'allure, la physionomie, l'élégance françaises.

Nos compatriotes retrouvent donc en Louisiane bien des traces de leur patrie ; et cette considération suffirait pour les y attacher, de même que pour inspirer à la France le souvenir de son ancienne colonie.

FRANÇOIS TUJAGUE.

DE TOUT UN PEU.

L'empereur Guillaume vient de conférer aux cardinaux Kopp et Krementz l'ordre de l'Aigle-Rouge. C'est une des plus hautes distinctions de la Prusse. En face de la crise française, cet acte foncièrement politique ne passera pas inaperçu. La Prusse a l'habitude de courtiser Rome et l'Eglise, au moment où le Pape serait peut être en droit de se déprendre de la France.

Le cardinal Kopp, on le sait, est le grand aumônier de la cour de Prusse. Administrateur de premier ordre, esprit plein de ressources, caractère décidé et plein de loyalisme pour la royauté et l'empire, le cardinal Kopp a pris à Berlin la situation qu'avait le cardinal Ledoschowski avant la folie du Kulturkampf, et qu'il vient, depuis le dernier voyage de Guillaume II, de reconquérir à Rome, sur un théâtre plus vaste. Le nouveau décoré jouera un des premiers rôles au futur Conclave.

Le cardinal Krementz est un théologien ingénieux, un écrivain fin et élégant, une belle âme. A l'aurore du Kulturkampf, il a lutté avec une maîtrise d'homme supérieur contre M. de Bismarck.

Si Guillaume II suspend ses croix sur ces poitrines, il a son but. Nous tromperions-nous en affirmant que la Prusse a battu la France à Rome et prépare le Conclave de demain ?

Ne nous laissons pas endormir. On veut nous enlever le Vatican ! Soyons sur nos gardes, ajoute une feuille parisienne.

L'appétit d'une araignée.

Le fameux savant anglais, sir John Lubbock, bien connu par ses curieux travaux sur les insectes, vient de publier le résultat de ses études relatives aux araignées.

Après avoir pesé soigneusement plusieurs de ces insectes avant et après leurs repas, voici ce que le savant a conclu :

A poids égal, un homme adulte, pour manger la même quantité qu'une araignée, devrait absorber deux bœufs entiers, treize moutons, une dizaine de porcs et quatre barils de poisson,—et tout cela en vingt-quatre heures !

Désormais on ne dira plus une faim de loup, mais une faim d'araignée.

Ce trait beaucoup plus original.

M. Ambroise Thomas, consulté par le ministre de la guerre sur la réduction des musiques militaires, a répondu qu'il verrait de graves inconvénients à ce que l'effectif des musiques militaires fût réduit à trente-quatre musiciens. Selon le directeur du Conservatoire national, un nombre inférieur présenterait de graves inconvénients au point de vue de l'exécution des morceaux.

En attendant, le 1er bureau de la direction de l'infanterie n'en persiste pas moins dans son projet de doter de musique les dix-huit régiments régionaux qui en sont encore dépourvus. Mais, avant de nommer les dix-huit nouveaux chefs et le même nombre de sous-chefs, on va procéder à l'établissement d'une nouvelle liste de candidats à ces deux emplois. Un concours n'étant prévu que pour l'année 1896, on devra attendre la fin de l'année pour nommer les titulaires définitifs et régulariser les crédits.

Les réformes du nouveau Czar.

On sait que les Russes sont assez amateurs des liqueurs fortes. Nicolas II vient réagir contre ce goût peut être exagéré des alcools et il a décidé qu'à partir du premier jour de l'an —le 13 janvier de notre ère—le gouvernement prendrait le monopole de la vente des liqueurs alcooliques, dont le prix serait sensiblement relevé.

Mais comme le "Petit Père" ne veut pas arracher, mais guérir, il a promis de remplacer le plaisir que ses sujets pouvaient trouver au cabaret par des réjouissances publiques et des distractions de tout genre.

Un hymne national pour 52,000 habitants.

L'univers apprendra avec surprise que les habitants de la principauté de Reuss possèdent un hymne national qu'on vient d'exécuter solennellement à l'occasion du quatorzième anniversaire de la naissance de la princesse Emma.

Le chant national de Reuss a été composé, en 1824, sur l'ordre du prince Henri, qui abdiqua lors de la révolution de 1848.

La consommation du thé.

Un statisticien anglais vient de calculer que c'est l'Angleterre qui tient la première place parmi les nations qui consomment le plus de thé.

A lui seul, le Royaume Uni utilise annuellement 214,341,044 livres de thé, c'est à dire plus que le reste de l'Europe, l'Amérique du Nord et du Sud, l'Afrique et l'Australie réunies.

Un mariage extraordinaire.

On vient de célébrer, à Ille-sur-Tet, dans les Pyrénées-Orientales, un mariage comme on en voit peu. Les deux époux avaient plus de quatre-vingts ans chacun. La mariée était escortée d'un de ses fils, qui n'avait pas moins de cinquante sept ans.

LE MENU PONTIFCAL.

S S. Léon XIII, en dépit de son air débile, a toujours joui d'une excellente santé, mais il mange plus que modérément. Voici quel est son régime :

Une tasse de café au lait et un petit pain, le matin.

Au déjeuner, un potage, un peu de viande bouillie ou rôtie avec des pommes de terre ou quelque autre légume, et un petit verre de vin de Bordeaux.

Au dîner, un potage et du pain, arrosés d'un verre de vin de Bordeaux. Il prend quelquefois un bouillon dans la journée.

Le Saint-Père interrompt fréquemment son repas frugal pour priser largement du tabac.

C'est presque le programme d'un anachorète.... moins le tabac.

A la Bourse :

—Vous savez, depuis hier, X.... fait partie du conseil de surveillance de la nouvelle banque.

—Bravo ! la surveillance, voilà son affaire ; il y a déjà été soumis.

FREDERIC FEBVRE.

M. Frédéric Febvre expose, dans le *New York Herald*, des idées sur l'art dramatique. Il tient d'abord à réconforter les personnes découragées qui vont partout disant : "L'art dramatique se meurt, l'art dramatique est mort !" Non, l'art dramatique n'est pas mort. M. Febvre en donne l'assurance. Il donne aussi des arguments : l'art dramatique ne mourra jamais, parce que "l'amour d'ambition et la jalousie défient le néant", et que "la lutte du bien contre le mal, du vice et du crime contre la justice, sera de demain comme elle est d'aujourd'hui et comme elle était d'hier". M. Febvre a tout bien coupé que ces assertions, consolantes pour l'avenir du théâtre, sont désolantes pour l'avenir de l'humanité ! Evidemment M. Febvre ne croit pas au progrès. C'est une opinion bien subversive pour un ex-vice-doyen de la Comédie française.

Mais si l'art dramatique n'est pas mort, il est malade. Il traverse une crise. Quelle est la cause de cette crise ?

C'est tout simplement.... M. Edison. M. Febvre est d'ailleurs plein d'indulgence et d'équité. Il est persuadé que M. Edison n'y a pas mis de mauvaise volonté, et que s'il a bouleversé l'art, c'est sans le savoir : en quoi le jugement de M. Febvre se révèle de plus en plus infaillible. La subtilité de son esprit apparaît dans les considérations suivantes. Autrefois, le public dînait à cinq heures, allait au théâtre à sept, écoutait respectueusement l'exposition, suivait patiemment les péripéties, attendait avec émotion le dénouement. Maintenant les gens sont toujours pressés. Ils dînent à huit heures, entrent au théâtre à neuf, et s'en vont à la fin. M. Febvre fut un soir, aux Français, le voisin d'un monsieur qui était arrivé de Rouen pour le lever du rideau, et devait reprendre le train à minuit. Je vous le demande, qu'est-ce qu'un spectateur qui prend des express, qui a chez lui un téléphone, un phonographe, une table couverte de câblegrammes ? Tout cela, c'est la faute à Edison. C'est sa faute encore si les critiques hâtifs, au lieu du calme feuilleton de nos pères, si les journaux sont antidatés, et si nous vivons trop vite. En terminant, M. Febvre exprime le vœu que voici : s'il nous vient quelque jour un grand poète, que sa statue ne tienne pas en main un nouveau modèle de lampe, le dernier cri de l'électricité, la dernière découverte d'Edison !.... Toutes réflexions faites, peut être M. Edison n'est-il, dans la pensée de M. Febvre qu'un symbole. Mais à qui se fier, si les sociétaires de la Comédie française deviennent symbolistes ?

L'ANTHROPOLOGIE APPLIQUÉE A LA PEDAGOGIE.

Tel est le titre d'une conférence que le célèbre professeur Cesare Lombroso a faite à Turin, récemment. M. Lombroso a deux manières. L'une consiste à enfoncer éperdûment, avec effort et opiniâtreté les portes les plus ouvertes ; l'autre, à soutenir sans merci des propositions abutissantes et joyeuses, comme celle qui attribue aux meurtriers un nez aquilin, et aux voleurs un nez retroussé. Dans l'un et l'autre cas, M. Lombroso s'entoure d'un formidable appareil scientifique.... Vous retrouverez tous ces traits dans la conférence de Turin.

Sachez, en effet, que l'orateur commença par exhiber la collection complète des outils de l'anthropologie criminelle, anthropomètre, dynamomètre, spiromètre, instruments qui mesurent la capacité crânienne, instruments qui mesurent la sensibilité. Puis quand il eut ainsi terrifié son public, il parla. Il enseigna que la criminalité est écrite sur le visage, et que la voix du peuple se trompe rarement, quand elle proclame que tel individu a une "male tête". Le peuple est un anthropologiste inconscient. Après quoi, M. Lombroso décrivit le criminel-né : "Il a les mâchoires saillantes, les oreilles en forme d'anse, un œil louche et l'autre très vif ; si c'est un homme, peu de barbe et beaucoup de cheveux ; si c'est une femme, elle a l'air d'un homme, de la moustache, la face allongée comme celle d'un cheval".

Cela est assez gai. Mais le pédagogie ? Voici : M. Lombroso a découvert qu'il existe des enfants doués des plus mauvais instincts. A l'appui de cette thèse audacieuse, il déploya, le 24 janvier, une remarquable érudition. Il cita des bambins qui mettaient le feu aux maisons, qui volaient les bijoux de leur maman, qui jetaient leurs petits camarades par la fenêtre ou leur donnaient des coups de couteau.... —C'est fort juste. Mais n'est-il pas à craindre que les "anthropologistes inconscients" qui lisent dans les journaux la rubrique "Faits divers", ne revendiquent pour eux la découverte de M. Lombroso ? —Quoi, qu'il en soit, armé de ces documents, le savant professeur n'hésita pas à proclamer qu'on rencontre parmi les enfants des criminels-nés, incorrigibles, et des criminels d'occasion, guérissables ; seulement, il oublia d'indiquer comment on peut les discerner les uns des autres. Enfin, il déclara qu'il fallait, pour réprimer les mauvaises tendances, "une vigilance énergique et continue". Il conseilla aussi d'éloigner des villes les jeunes criminels, et fut d'avis qu'un séjour à la campagne leur ferait grand bien. Et ce fut tout.

C'est ainsi qu'on "applique l'anthropologie à la pédagogie".

Ah ! ne l'oubliez pas : à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui ;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.

DELILLE.

LE GÉNÉRAL RIU.

Une anecdote sur le général Riu, que l'on vient d'enterrer.

Très bon et très spirituel en même temps, le général Riu était adoré de ses soldats. On raconte à ce propos plusieurs anecdotes amusantes, mais en voici une qui peint bien l'homme.

Il commandait à Blois. Fréquemment il se promenait dans les rues de la ville et il se plaisait à échanger quelques mots avec les troupiers qu'il rencontrait. Un jour il avise l'un d'eux et, d'un air air un peu narquois :

—Viens donc ici, mon ami.

Le bleu s'avance et s'arrête, en prenant l'attitude militaire, assez ému de se trouver ainsi devant son général. Celui-ci l'examinait de la tête au pieds sans mot dire. Puis soudain, relevant la tunique :

—Eh ! eh ! je l'avais bien vu, tu n'as pas de bretelles.

Le troupier devient rouge de honte et roule un œil effaré.

—Tu mais pourtant, continue le général Riu, qu'on doit avoir des bretelles.

Le soldat songe à la prison, à toutes les punitions qui vont lui grêler sur le crâne. Il n'ose, il ne peut dire un mot.

—Eh bien, conclut le général après un silence, ça ne fait rien. Si j'étais méchant je te punirais ; mais je ne suis pas méchant. Et puis, il n'y a pas grand mal, va, mon ami. Tiens....

Il soulève sa propre tunique :

—Moi non plus, je n'en ai pas de bretelles.

La Revue Nationale.

Principes Généraux, par la Direction ; Mon cher Compatriote, par M. J. D. Chartrand ; Lettre de l'honorable M. J. A. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec ; Lettre de l'honorable M. Wilfrid Laurier, chef de l'Opposition, à Ottawa ; Lettre de l'honorable M. G. A. Nantel, commissaire des Travaux Publics, à Québec ; Lettre de l'honorable M. F. G. Marchand, chef de l'Opposition, à Québec ; Lettre de M. Théophas Beausoleil, député, à Ottawa ; Lettre de M. L. O. David, président de l'Association Nationale, la Saint Jean-Baptiste ; Lettre de M. J. X. Perreault, de la Chambre de Commerce ; Les Les Amours d'un Notaire, nouvelle inédite, par l'honorable M. Joseph Royal, ancien lieut-gouverneur du Nord Ouest ; A ma Petite Louise, poésie, par M. Louis Fréchette ; Notre Climat et son action sur nous, par M. le docteur W. H. Hingston, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu ; Le Fort Frontenac, étude historique, par M. Benjamin Sulte ; Etude financière, par M. John Hague ; A travers la vie, grand roman inédit de mœurs canadiennes, par M. Joseph Marmette ; Chronique de l'Etranger, par M. Ch. des Ecorres ; Le mécanisme photographique de l'œil, étude scientifique, par M. Arthur Dansereau ; Modes et Monde, par Françoise. [T. D. Chartrand, directeur, 7 Place d'Armes, Montréal.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald—W W Hill, W A Sullivan, Washington, D C ; G G Brasington, White Castle La ; M T Murdoch, Boston ; J Hallen, femme et enfant, E H Defebaugh, J H Travers, Jno Staiger, A R Roe ka, Geo R Mars, Chicago ; W L Raburn et femme, Williamsport ; W J Renaud, Denver, Col ; J W Levy, Nashville, Tenn ; J H Melson, Brooklyn, New York ; R A Acoulier, Buffalo, N Y ; J Payne, Yale ; F E Moulton, N Y ; M Buehler, Maple ; M G Orendorf, Canton, Ill ; W F Harris, Jackson ; F W Hill, Cinte O ; R J Bolt, St Louis ; W F Dillon ; S M Kelley, W S Forney, E Muff Shreveport ; Em Warrer, W F Warren, B R Van Dyer et femme, Shreveport, Lne ; J Bernstein et femme, New York ; J R Scott, St Louis, Mo. W G Leech, El Overbaugh, New York ; E Kramer et femme, Monroe, Lne ; R A Nelson et femme, Sandusky, O ; S S Spier, N Y ; F F Ladweg & Co, Milwaukee ; Julius Kaufmann, New York ; W. A. Underwood, Sydney Ohio ; W M Killie, femme et enfant, Mpls ; Jas Tennant, Mlle Lucy West, Asheville, N C ; C C Merrell, W B Jerome, Chicago ; F M Wheeler, M C Wheeler, N Y ; Robt M Stewart, Newark ; D J Jackson ; J M Lenegan, Pa ; A Darchebald, E F Zinser, Chicago ; E E Roby, Morgan City, Lne ; A L Stone, Ohio ; Geo McMillan, Mlle G McMillan, Cleveland, O ; J H Clarke, Rigua, O ; D M Watkins, Hattiesburg ; W M Hodges, Chattanooga ; M L Alexander, St Louis ; Col J W Gilman, Armée des Etats Unis ; F G Sheridan, H Henderson et femme, Chicago ; W J Wright et femme, Pittsburg ; D F Rice, Michigan ; Mme J M Marshall et trois enfants, El Paso ; A L Justice et femme, Juarez, Mexique.

Hôtel Cosmopolitain—W H Hubbard, Philadelphie, Pie ; J F Pobosky, Morgan City, Lne ; J W Stakes, Jeannerette, Lne ; P J Moriona, C A McCarthy, New York ; E L Smith, Connecticut ; R W Stuart, Jr ; C E Jenkins, New York ; N J Farrior, Providence, R I ; E S Strauss, New York ; Geo C Strong et femme, Connecticut ; W A Spalding, H W Hubbard, New Haven, Connecticut ; L Woodruff, femme et fils, Columbus, Georgie ; H L Tyman, J H Curren, D R Westervelt, Max Rosenheim, Frank R Lewis, R T Van Epps, H H Bate, New York ; A Kesting, Kansas City ; Jas H Maury, en ville ; D J Joel, Boston ; W H McGrath, Indiana ; W B Jerome, C C Merrill, Chicago ; H Lenderbough, New Jersey ; B Senac, Gus C Messenier, Vicksburg, Miss ; J H Friedlander, New York ; H S Rouse, Grand Rapids ; W Lissaner, S Grouk, Louis Friend, J L Friedman, M Nast, New York ; Jas N Hyde et femme, Chicago ; M B Goens, Ky ; W G Cleveland, St Louis ; A M Pierce, E Pierce, Los Angeles, Cal ; W N Power, London, Eng.

Hôtel Schmitz—D J Joel, Boston, Mass, R W McGarvie, San Francisco ; C G Cassel, Pittsburg, Penn ; C D Swain, Memphis, Tenn ; Mme C E Holmes, W H Holmes, Smithville, Tex ; W H Hughes, Bloomington, Ill ; P Boissonneault jr, J Quintero, ville ; F L Brinker, Cincinnati ; Fred Flagel, Grand Rapids ; R B Oppenheimer, N Y ; H Lawrence, T J Laughlin, Sullivan, Ill ; A Campbell, Chicago, Ill ; Henry J Leavy, Mme F G Leggin, F G Leggins, Lake Superior ; Wm Watson, Beauvoir, Miss ; F H Wait, Mer ; Shall Wait, Tom Edwards et femme, Chicago ; Henry Dolling, Utility Item ; W E Dieterman, ville ; H Halle, Richmond, Va ; R Fitzgerald, Thad. W Griffin, Va ; Chas Will, ville ; T J Blackwell et femme, New York ;

Hôtel Démécharnd—W P Waltham, St Louis, Mo ; E P Locke, Washington, D C ; R C Martinez, G S Lemerick et femme, Vicksburg, Miss ; E Hawthorn, W Lyons, H B Gardner, Lne ; W S Schlitzer, Memphis, Tenn ; Mme S E Stockbridge, E E Stockbridge, John Campbell, Philadelphie, Pie ; W S Walt, Boston, Mass ; Otto S Lammert, Dallas, Tex ; H D Tenny et femme, Cleveland, O ; W J Warrington et femme, Chicago, Ill ; H P Wilson, New York City ; E A Brewster, Denison, Tex ; M et W J Gomerford, Atlanta, Geo ; Jos Lyon, Louisiane ; J H Dawson, Lutcher, Lne ; Théo Frois et femme, Louisiane ; F A Hyatt, Sabine Pass, Tex ; A W Steiner et femme, Milwaukee, Wis ; R E Lyon, Virginie.

Avis.

Anciens Timbres de Poste—Je désire acheter des anciens timbres français et des colonies, sur lettres ou enveloppes ; aussi des cartes postales ou autres collections de timbres, etc. ; un bon prix sera payé pour des anciens timbres. Chercher parmi vos vieilles lettres vous en trouverez sûrement. T. M. THOMAS, 4117 rue Prytanée, Nouvelle-Orléans. 17 fév—1f

Tuyaux de Water-Works ou autres brisés.

Attention immédiate donnée aux tuyaux brisés et pousse de robinets qui ne gèleront pas ; sur tuyaux ou conduites d'eau.

J. D. BURGHARDT,
Nouveaux numéros 421 et 423 rue Royale.
17fév—1f P P Téléphone 1 476.

Société de Secours Mutuels "La France."—Avis.—Les soumissions pour collecteur seront reçues jusqu'au mardi dix neuf courant, à six heures du soir ; au siège de la société, à l'Union Française, rue Remparts.

D LAPORTE, Président.
E. DUFAU, Secrétaire. 14 fév—14 17

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 113. 29jan—1an

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district
1er nov 92—1 an—mer jeu dim

THÉARD ANDERSON.—Marié dimanche 27 janvier 1895, ALFRED J. THEARD, à RUBY J. ANDERSON, fille de P. S. Anderson, tous deux de cette ville. 17 fév—1 f

MENGELLE.—Décédée samedi, à huit heures du soir, EDELIA HEBERT, épouse de Pascal Mengelle à l'âge de 28 ans, native de West Baton Rouge, Louisiane. Les parents, amis et connaissances des familles Mengelle et Dupuis ainsi que les membres de la Société des Dames de Lourdes, sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu dimanche, 17 février à 3 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la dernière résidence de la défunte, angle des rues St-Phil